

F. X. LEMIEUX, Communes, Ottawa, Ont.



L'Essai

REVUE DES JEUNES

NUMERO
PROSPECTUS



A. REÏVERC
DIRECTEUR

G. NEVERS
RÉDACTEUR

Adressez toutes correspondances concernant l'administration et la rédaction à nos bureaux, L'ESSAI, 316 et 318 St-Cha-Borromée.

La Patrie

JOURNAL LIBÉRAL QUOTIDIEN

Organe des libéraux canadiens français.

Trois éditions par jour.

Le mieux rédigé des journaux du Canada.

BUREAUX, 77 RUE ST-JACQUES

LE MONDE

ORGANE POLITIQUE INDEPENDANT

Ce journal est reconnu comme l'organe du "tout Montréal", du public littéraire et amateur de bon théâtre. Ce journal recherche surtout la clientèle de choix et s'efforce de toujours mériter le patronage de ceux dont l'opinion a de la valeur.

LE MONDE ILLUSTRÉ

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS

Gravures magnifiques

Abonnements, \$3 par année.

BERTHIAUME ET SABOURIN, PROPRIÉTAIRES

40—PLACE JACQUES-CARTIER—40

Bureau de Traduction et de Rédaction

en langues française, anglaise et italienne

Lettres, circulaires, articles et documents de toute nature traduits et rédigés avec soin et à prix modérés.

Joseph Genest

REDACTEUR ET TRADUCTEUR

1950 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

LAPRES ET LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360 RUE SAINT-DENIS

M. Laprés était autrefois de la maison W. Notman et Fils.

DIVERS PROCÉDÉS EN USAGE

Téléphone Bell 7283

MAISON BLANCHE

65 RUE ST-LAURENT

Merceries et Chapelleries

Les plus hautes nouveautés toujours en mains.

Spécialité : Chapeaux américains

UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

SAVEZ-VOUS QUE

LA PRESSE

Par son esprit d'entreprise, a laissé loin derrière elle tous les autres journaux du Canada, comme le prouve sa circulation quotidienne de 37,000 numéros, obtenue en dix ans ?

LA CROIX

JOURNAL QUOTIDIEN ESSENTIELLEMENT CATHOLIQUE

En vente partout. Un centin le numéro.

Adresse : 35 rue St-Gabriel, Montréal

LE JOURNAL POPULAIRE

JOURNAL DE LA FAMILLE

PARAIT UNE FOIS LA SEMAINE

LE JEUDI

Abonnements, seulement 50 centins par année

Paraît en cahier de huit pages

H. BELIVEAU ET CIE

ENTREPRENEURS DE POMPES FUNEBRES

272 RUE ROY - - - MONTREAL

(En face de l'église St-Louis de France)

Corbillards, cercueils, crêpes, habillements, etc., à des prix très modérés. Décorations des chambres mortuaires sans charges extra.

LE TABAC

Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale ;
Et par les fainéants, pour fuir l'oisiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.

.....
C'est dans la médecine un remède nouveau :
Il purge, réjouit, conforte le cerveau ;
De toute noire humeur promptement il délivre
Et qui vit sans tabac n'est pas digne de vivre.

THOMAS CORNEILLE

FUMEZ LES CIGARES DE L'UNION

BLACKSTONE ET LITTLE BUCK

LES MEILLEURS DU MARCHÉ

MANUFACTURÉS PAR

J. O. VILLENEUVE & CIE

1202 et 1204 RUE ST-LAURENT
MONTREAL

L'ESSAI

Rédacteur en chef et directeur :
ALPHONSE REIVERC.

POETIQUE ET LITTÉRAIRE

Secrétaire de la rédaction :
GABRIEL NEVERS.

ABONNEMENTS :

REVUE ILLUSTRÉE PARAISSANT LE 1^{ER} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENTS :

Canada et E.-U. \$1.50 par an.
Union postale. 1 75 “

Rédaction et administration, 316 et 318 rue St-Charles-Borromée,
Montréal, Canada.

Canada et E.-U. \$0.75 6 mois,
Union postale. 0.90 “

SOMMAIRE : Présentation au lecteur, par Alphonse Reiverc — Causerie, par Gabriel Nevers. — Les Fleurs de nuit (poésie), par * * *. — L'amour macabre, par G. Etmoc. — Les Sœurs de Charité (poésie), par G. Julien. — L'abus du téléphone, par Jules Divray. — Les Fiancés de Noël, par Jules Laforgue. — La tranquillité des parents, par Henri Malin. — La femme du foyer, par Mme Juliette Adam. — La vie, par Joseph Roux. — Shocking,

par L. St-François. — Les journalistes chez eux : M. Marinoni. — Le rayon de soleil, par Léon Gaudillot. — Anecdotes, par V. de la Huy. — Honneur et Patrie, par Chs-M. D'Hauterive. — Le frère et la sœur, par Paul Janet, de l'Institut. — Le bel homme et l'homme beau, par Mme Emile de Girardin. — Coloration artificielle des fleurs. — Chimie. — Amusements. — Annonces.

PRESENTATION



ANT de publications s'étalent à la devanture des kiosques, aux vitrines des libraires, que chaque fois qu'il en paraît une nouvelle, on est tenté de dire : "A quoi bon celle-ci ?" Nous croyons que la nôtre a son utilité et sa raison d'être. Ce n'est pas de nous seuls d'ailleurs qu'en vient l'idée ; nous n'avons fait, en la créant, que céder aux demandes réitérées de

nombre d'amis de la jeunesse.

" Il manque, nous a-t-on dit, une revue à bon marché, intéressante, amusante même, instructive aussi, qui soit la Revue des jeunes et que tout le monde puisse lire avec profit.

" Parmi les Revues à bas prix, les unes ne sont que des recueils d'immondices ; les autres, respectueuses de la morale, sont écrites dans un esprit anti-religieux que nous désapprouvons. Faites donc pour nous ce qui existe déjà pour les libres-penseurs."

Et nous l'avons fait.

Les lignes qui précèdent indiquent assez l'esprit et le but de notre publication pour nous dispenser de tracer un long programme.

Nous avons voulu créer une Revue pour les jeunes, c'est-à-dire une Revue à laquelle tous les jeunes littérateurs de notre pays et de l'étranger sont appelés à collaborer.

Leurs morceaux seront examinés par un bureau de direction et ne seront livrés à la publicité qu'après mûr examen.

Dès ce jour, nous faisons donc un appel généreux à tous nos poètes et prosateurs (des deux sexes) qui voudront bien nous favoriser de leurs écrits.

Nous avons fondé cette Revue parce que nous avons en Canada un grand nombre de jeunes écrivains qui n'osent publier faute de journaux mis à leur portée, et qui laissent ainsi rouiller un talent dont l'Eglise et la Patrie peuvent tirer profit ; c'est ce que nous avons compris.

Pour remédier à ce mal, nous ouvrons généreusement les colonnes de L'ESSAI à la jeunesse intelligente et instruite de notre pays et nous espérons que notre chaleureux appel sera entendu et que plusieurs jeunes plumes s'empresseront de répondre à notre invitation.

En outre, nous nous sommes assurés la collaboration de quelques écrivains distingués de l'étranger, et chaque mois, une nouvelle signée de l'un d'eux occupera une place honorable dans notre Revue.

L'ESSAI fera donc connaître, par des Nouvelles, des Articles, des Poésies, des Etudes, etc., nos jeunes littérateurs canadiens.

Il ne laissera passer, sans la signaler, aucune manifestation de la vie intellectuelle de notre pays. Rédigé avec soin, respectueux de tout ce qui est respectable, famille, morale, religion, il pourra plaire à être utile à beaucoup.

On n'y trouvera jamais un mot, ni une pensée répréhensible.

Et maintenant, ami lecteur, c'est sur vous que nous comptons pour assurer le succès de L'ESSAI ; montrez-le à vos amis, à vos parents. Amenez nous beaucoup d'abonnés, beaucoup d'acheteurs. Un gros tirage nous permettra de doubler le nombre de nos pages, d'ajouter de nouvelles illustrations et d'améliorer de toutes façons notre publication.

Voilà une bonne revue ; elle mérite votre sympathie, elle compte sur votre concours. Accordez-lui l'une et l'autre.

ALPHONSE REIVERC.

Rédacteur en chef et directeur.

AVIS IMPORTANT

La rédaction répond à toute demande de renseignements contre un timbre pour la réponse.

Chaque ouvrage dont il sera envoyé deux exemplaires à la rédaction sera annoncé et analysé s'il y a lieu.

L'échange sera fait avec toutes publications scientifiques et littéraires adressées au siège de la rédaction.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

N'ayant pu nous procurer nos vignettes à temps, nous sommes forcés de remettre nos illustrations à notre prochain numéro. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien agréer nos excuses.

L'ADMINISTRATION.

CAUSERIE

CE premier numéro d'une jeune feuille, sous la direction de jeunes littérateurs, occasionnera sans doute un sourire sceptique sur les lèvres de plusieurs, et bien des haussements d'épaules... mais, lecteurs et lectrices, ne vous hâtez pas trop de rire de notre incompetence.

Ce que nous voulons ?

Certes notre ambition ne nous porterait pas encore à vouloir transformer d'un seul coup et la littérature et le journalisme en Canada ; mais où cette même ambition peut bien nous porter, c'est de faire notre part pour participer au réveil de notre littérature qui produira des hommes capables de rivaliser avec nos meilleurs écrivains de France.

Notre but est grand et noble, et nous le poursuivrons avec ardeur pourvu que le public nous seconde.

A vous donc, jeunes littérateurs, à vous l'honneur d'entreprendre cette croisade, associez-vous à nous, nous comptons sur vous.

Pour qu'un peuple ait une littérature à lui, grande, belle, et précise, il lui faut l'analyse et l'observation.

Observez, vous serez narrateurs fidèles de toute une époque, la vôtre.

Analysez, vous serez des penseurs.

Soyez des penseurs vous serez des écrivains ; car la précision, la justesse des raisonnements et les déductions minutieusement amenées sont l'apanage de l'homme de lettres.

Hier un savant de France, plongé depuis nombre d'années dans des études très sérieuses, me disait : " Pour être bon journaliste, il faut tout savoir et pouvoir écrire sur tout ; science, beaux arts, littérature. Un grand nombre ne savent rien. Qu'est ce que cela peut faire ? On écrit toujours, et le fruit de l'ignorance, on nous le sert dans nos feuilles quotidiennes, comme pâture intellectuelle."

Admettons que ce jugement était sévère ; ne renfermait-il pas cependant un grand fond de vérité ?

Nous, les jeunes, nous devons nous frapper la poitrine et nous dire bien sincèrement que nous n'étudions pas assez.

Amis lecteurs, et vous charmantes lectrices, cherchons ensemble pour trouver le remède.

L'érudition ne peut venir tout d'un coup, et l'envie d'écrire est trop grande pour ne pas céder à la tentation.

Eh ! bien, choisissons un sujet, murissons nos paroles, approfondissons nos pensées, et par ce moyen nous aurons la consolation d'avoir fait un article sérieux. Si nous écrivons souvent sur différents sujets, en les travaillant tous de même, peut-être deviendrons-nous un jour capable de nous disculper du blâme qu'on rejette sur nous avec tant de justesse.

La rédaction recevra avec plaisir tous les articles de collaboration, les examinera attentivement et les publiera s'il y a lieu, ou donnera de bons conseils pour parvenir plus tard.

A nous l'avenir ; devant nous s'ouvrent des horizons nouveaux.

GABRIEL NEVERS.

N. B. Ce qui fait aujourd'hui le sujet de ma causerie, n'est à vrai dire qu'une note de rédaction, et ne devrait pas porter ce titre. Cependant, la naissance d'un journal est entourée de tant d'obstacles, de tant de choses qu'on n'avait pas prévues d'abord, qu'il nous semble impossible de dire dans un seul ar-

ticle, qu'il m'a fallu prendre l'espace réservé à une chronique toute intime sur les divers faits du jour, pour faire ressortir davantage et montrer distinctement le but que notre journal se propose.

Lecteurs et charmantes lectrices, ne m'en veuillez pas.

A la semaine prochaine une " Causerie " qui ne sera autre chose qu'une petite chronique, bien que je ne veuille pas poser au chroniqueur.

LES FLEURS DE NUIT

I

Quand les ombres du soir descendent
Le long des peupliers tremblants,
Quand au firmament se suspendent
Mille flambeaux étincelants,

Quand la forêt silencieuse
Est frissante au moindre bruit,
Alors, belle et majestueuse,
S'entr'ouvre l'humble fleur de nuit.

Diane fend le noir feuillage
Et s'oublie à la contempler ;
Et l'étoile perçant l'ombrage
Sur sa corolle vient briller.

Des étincelles animées,
Lampyres au corselet d'or,
Phalènes aux ailes gemmées,
De son trône font le décor ;

Mais nul papil'on ne se pose,
Mais nul insecte ne reluit
Sur la modeste fleur éclose
Dans la majesté de la nuit.

Et plus la nuit a de mystère,
Plus le bois est silencieux,
Plus aussi la fleur solitaire
Elève son front vers les cieux ;

Et plus aussi son cœur exhale
De molles et douces senteurs,
Et plus sa couronne d'opale
Revêt de célestes couleurs.

Et quand à l'aube Dieu lui donne
Sa part des perles du matin,
L'heureuse fleur de nuit frissonne
Et ferme son sorceux écriin.

II

Ainsi que l'humble noctiflore,
Le poète évite le bruit ;
Dans le silence il fait éclore
L'inspiration, fleur de nuit.

Loin de l'ardente multitude
La muse lui dicte ses chants,
Et plus sombre est sa solitude
Et plus ses hymnes sont touchants ;

Plus aussi de son cœur s'élève
Une ardente prière aux cieux,
Et toujours plus aussi son rêve
Se fait divin et radieux.

Avec paix et sollicitude
Son âme garde le trésor
Amassé dans la solitude :
Ses doux chants et ses rêves d'or.

L'AMOUR MACABRE

A demie de cinq heures venait de sonner au vieux cadran gothique de la cathédrale anglicane.

Les derniers visiteurs, un à un, désertaient le musée.

Le gros monsieur qui a une serviette en chagrin sous le bras, et qui donne l'illusion d'un ministre plénipotentiaire, est un habitué de tous les jours, à la même heure.

La jeune "miss" au teint pâle, poitrinaire et marchant comme une ombre que semble poursuivre en vain une vieille matrone parcheminée; c'est un rendez-vous de chaque jour, mystique et silencieux, où ces deux grands yeux d'opales croisent d'autres yeux aux reflets fauves d'un phthisique : ce sont les fiancés de la tombe.

Enfin, le groupe des déseuivrés, ne venant pas là pour s'instruire, mais pour s'abrutir et laisser faire ce temps qui ne marche plus pour eux.....

Depuis longtemps la grande salle était complètement déserte, et le jeune homme cicérone et gardien du musée était plongé dans une rêverie profonde.

C'était un savant que Jean Duval, beau garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, à l'air mélancolique et distrait; orphelin de bonne heure, jeté dans la lutte pour la vie il avait obtenu cette fonction de cicérone, à cause de ses connaissances historiques et de la manière gracieuse qu'il avait à s'expliquer.

Mais, Dieu n'existait pas; Jean Duval était matérialiste. La réalité des faits perçus par les sens étant incontestable, et leur étude ayant conduit l'humanité à d'heureuses et bienfaisantes découvertes, Jean Duval n'était pas nécessairement dans le faux, il devait même accorder à ces faits une attention spéciale; mais il niait totalement ce qui dépasse l'expérience, et l'homme tout entier, il voulait le renfermer dans le corps. De plus, avec le matérialisme comme base, il en était arrivé à cette conclusion : il devait admettre la transmutation des espèces; il était aussi transformiste de l'école de Darwin.

Singulière chose, dans l'étude de la philosophie; si nous suivons la pente de l'erreur, la déclivité est presque nulle en commençant, mais par l'enchaînement des déductions, nous arrivons, à la fin, à des conclusions entièrement contraires à la vérité.

Ainsi avait commencé Jean Duval, pour arriver au pessimisme le plus obscur.

.....

Jean Duval rêvait toujours.....

La nuit, comme un vautour géant, avait déployé ses ailes immenses; l'obscurité avait enveloppé la grande salle du musée.

Les singes empaillés, à travers un faible scintillement d'étoiles, montraient leurs faces grimées.

On aurait dit des démons au repos après une ronde infernale.

Les momies, au visage de pierre, impassibles, regardaient les astres, témoins comme elles des époques disparues.

Tout au fond, dans le pénombre, des ossements de mastodons formaient des allées blanches sur l'uniformité des grandes tables.

Minuit. — Jean Duval rêvait toujours.

Tout à coup, comme une jeune almée, quittant son lit funéraire, jetant son masque de pierre et faisant tomber ses bandelettes, une momie se leva, et laissant se refermer le couvercle de son cercueil qui grinça sur ses gonds, elle s'avança, majestueuse, comme une déesse thébaine, svelte comme un coryphée; sa chair avait quitté ce ton grisâtre qu'ont tous les corps pétrifiés, pour se teinter d'ambre sous laquelle on devinait un sang du plus pur incarnat.

Elle toucha le rêveur à l'épaule.

Celui-ci s'éveilla en sursaut, rempli d'hébétude devant cette macabre apparition traînant après elle le cortège de tous les êtres du musée, animés soudain par la puissance d'un souffle inconnu.

La procession satanique s'arrêta et les dernières têtes des monstres demeurèrent immobiles; un silence de mort plana dans la salle durant quelques instants : la momie allait parler.

"Jean Duval, dit-elle, depuis trois ans que nous vivons ensemble, toi, le saltimbanque, moi, le spectacle, j'ai appris à te connaître. Qu'est-ce que trois ans comparés aux trois mille ans de mon sommeil? Atôme. Je t'ai connu, te dis-je, et dès le premier jour.

"Jean Duval, tu ne crois pas, je viens t'ouvrir les yeux à la lumière : vois.

"L'omnipotence infinie qui règle le cours de l'univers, tu la nies; je viens te dire : crois.

"A moins d'être insensé, tu ne peux nier l'opinion universelle des peuples. Mais, tous les peuples depuis la naissance du monde ont cru à l'existence d'un infini quelconque et l'ont pris pour leur divinité. A Thèbes, mes contemporains crou-pissaient dans le paganisme, et cependant n'avaient-ils pas leur dieu suprême, synonyme du Jéhovah des Juifs?

"Cette réalité que perçoivent tes sens, malgré les découvertes admirables qu'elle a pu te procurer, te conduira-t-elle à donner un atôme du principe de vie à la matière que tu auras choisie? Prends, si tu le veux, les deux corps fondamentaux. L'oxygène, "O", et l'hydrogène, "H"; tu auras l'eau, "H₂O"; combine-les avec tous les autres corps, ensemble ou successivement, obtiendras-tu la vie où elle n'existe pas? Impossible; soixante siècles d'expériences n'ont pu résoudre ce problème. Que ton âme créée pour l'infini tende vers l'immatériel!! Que le créé ait soif de l'incrédulé!!"

.....

Jean Duval, extasié devant cette beauté radieuse qui lui parlait avec une voix de sirène, fut troublé au point d'en devenir amoureux. Il oublia tout, doctrines, croyances, religions.

Lui, le penseur, le philosophe, il avait été touché au cœur, et son âme s'était ressentie du choc, organe qui n'existait pas pour lui, auparavant.

La présence d'une beauté divine dans ce pandemonium nocturne, avait fait du songeur incrédule un songeur esthétique; preuve frappante de la liaison intime du sens matériel avec l'immatériel.

La momie continua : "Jean Duval, disciple de Darwin, as-tu bien lu les travaux scientifiques sur les premiers âges de la terre?

"N'a-t-on pas trouvé dans les couches calcaires, des squelettes d'animaux, tels qu'ils existent encore aujourd'hui? et, cependant, il y a trente mille ans et plus. Que conclure si ce n'est que les espèces n'ont pas changé?

"Tous ces faits sont indéniables et basés sur l'expérience. Ces aigles ne sont-ils pas semblables à ceux qui ont entendu la grande voix de Jéhovah : "Aigles, pleurez dans les azurs;" et ces poissons dont les ancêtres avaient obéi à l'ordre du Tout-Puissant : "Squales, sillonnez les océans?"

.....

A genoux, les mains suppliantes, incapable de maîtriser son émotion, Jean Duval demandait grâce.

Ce grand cœur, qui autrefois aurait aimé le genre humain tout entier si le genre humain n'avait pas été si ingrat, et qui maintenant, imbu des fausses philosophies, ne croyait plus à rien, était redevenu platonique en amour, contemplatif d'une momie, et le matérialiste s'était agenouillé devant le surnaturel.

L'analyse et l'observation, il n'y en avait plus l'ombre chez Jean Duval; il jouissait sans se rendre compte de sa sensation; dans un élan passionné, ses lèvres murmuraient : "Tu es belle, je t'aime!"

Le lendemain, quand les premiers visiteurs entrèrent dans le musée, ils trouvèrent le jeune homme marchant à grands pas et répétant : "Aigles, planez dans les azurs; squales, sillonnez les océans."

.....

Jean Duval avait rêvé.

Le matérialiste était devenu fou.

LES SŒURS DE CHARITÉ

SONNET

Toujours se dévouer c'est la noble devise
De ces femmes que rien n'arrête en leur devoir ;
Dans leur immense foi chacune d'elles puise
La force qu'il lui faut journallement avoir.

Disputer à la mort la victime promise,
Rendre la vie aux uns et aux autres l'espoir
C'est là tous leurs désirs, et leur joie est acquise
Quand leurs efforts ont pu vaincre le désespoir.

La guerre les retrouve aux postes périlleux,
Multipliant leurs soins aux blessés malheureux,
Amis et ennemis. La paix est revenue :

Alors aux hôpitaux, bravant à tous moments
De la contagion les dangers incessants
Leur vie en charité, se passe et continue...

G JULIEN.

L'ABUS DU TÉLÉPHONE

Il y a en ce moment à Paris un certain nombre de mauvais plaisants qui, n'ayant rien à faire, s'amuse à mystifier les gens célèbres.

Comment s'y prennent-ils ? Le procédé est bien simple.

Ils entrent dans une cabine téléphonique, demandent la communication avec un homme considérable (politique, finances, littérature) et pendant cinq minutes lui débitent des sottises plus ou moins spirituelles.

Exemples.

Lundi. — Bureau du Grand Hôtel. Communication avec Mounet-Sully :

— Allo ! allo !

L'éminent comédien n'avait pas plutôt l'oreille au récepteur qu'il reçut en plein appareil auditif ces simples mots :

— Vous avez l'air d'un fou dans *Antigone*. A quelle heure est-ce qu'on vous douche ?

Suffoqué, M. Mounet-Sully riposte d'une voix étranglée :

— Vous êtes un voyou. Votre nom ?

— Sophocle.

Et la voix s'éteignit.

Le lendemain, M. Meyer, juge d'instruction, a été distrait de la lecture de ses dossiers sur les anarchistes par une sonnerie :

— Allo ! allo !

Il court à l'appareil.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Simplement vous dire que vous avez été bien gentil pour moi.

— Trop gracieux. Mais à quel aimable inconnu ai-je l'honneur de parler ?

— Paul Reclus, pour vous servir.

Jeudi, ça été le tour de M. Mirman. Un quidam a osé dire à l'honorable député de Reims :

— Faut-il que la France ait du temps à perdre pour s'occuper de savoir tous les matins si vous serez soldat ou non ? Faites-vous immatriculer une bonne fois et fichez-nous la paix !

Enfin, M. Carnot lui-même, l'an dernier, n'a pas été garanti contre l'entreprise des loustics de cabine publique. Ayant daigné se poster lui-même à l'appareil, à la suite d'un allo ! allo ! expédié à l'Elysée, une voix bien timbrée lui a murmuré doucement :

— Je suis Henri Rochefort et je vous envoie de Londres un bâton de cosmétique pour votre adorable figure.

Ce qui est regrettable dans cet incident, c'est que la police n'ait pu mettre la main sur ce mauvais farceur. Il était parti en se dérobant aux remerciements du chef de l'Etat.

En manière de conclusion, nous engageons donc nos lecteurs à se méfier des gens qui parlent dans les cabines publiques. Ils disent souvent des choses bien invraisemblables.

JULES DIVRAY.

LES FIANCÉS DE NOËL

TRIPTIQUE EN PROSE

VANTAIL GAUCHE. — Noël ! Noël au paradis des rêves mystiques ! Il neige des pétales de lis silencieusement ; dans le vaste ciel d'améthyste, c'est comme un tourbillonnement éternel de ouates légères, comme un ensevelissement solennel et irrévocable de toute vie. Au milieu d'un grand jardin de lis pâles, rayonnante, illuminée, se dresse une cathédrale d'ivoire découpant sur le ciel d'améthyste ses fines arêtes ciselées. Toute parée pour la fête, dans le tamulte de ses cloches, elle attend les fiancés de Noël. Oh ! comme est beau ! Merveilleusement brodée, la façade respirent un portail fleuri de dentelles de cristal, ses rosaces ardentes, ses colonnettes aériennes ! Et voici venir, enlacés par couples, les fiancés de Noël. Ce sont les âmes de ceux qui, sur terre, ont mérité toute leur vie, de loin, sans se posséder, les âmes de ceux qui, créés l'un pour l'autre, se consumèrent de leur refus de pouvoir se trouver. Ils entrent par couples, dans leurs robes flottantes tissées de clair de lune ; l'orgue éclate, la nef tout d'ombre s'étoile de cierges. Au fond, dans une chaise consacrée de topazes qui brûlent, la Madone des fiancés de Noël, tenant un lis, sourit doucement. Les couples s'agenouillent en silence sur les tapis sourds ; dans l'ombre, une clochette d'or tintinnabule, et la messe des fiancés de Noël commence. L'encens a des relents alanguis de fleurs d'orange qui meurent, des senteurs lointaines de pensées desséchées entre deux feuillets d'un livre aimé. L'orgue semble s'attendrir au souvenir des douleurs anciennes.

PARTIE CENTRÉE. — Noël ! Noël à Paris ! Triste et froid, le vent souffle tourmentant la flamme des becs de gaz. Noël ! Noël ! chantent les cloches vers le ciel pluvieux et noir ; Noël ! l'incessant va-et-vient des piétons dans la boue des trottoirs ; l'éternel roulement des pesants omnibus et des facras d'été, le tapage des cafés et des restaurants, les cris des marchands de *Bel' Valence* ! tout l'enfer du boulevard couvre la voix des cloches solitaires. Et les églises s'emplissent de monde pour la messe nocturne. On vient voir, dans sa robe de paille neuve, le petit Jésus de cire rose avec sa tête papillotée de boucles blondes et le clair sourire de ses dents d'émail. Les cloches se sont tuées, minuit sonne la charge des réveillons ! Les loqueteux faméliques contemplant le brasier infernal des cuisines qui flamboient, soufflant par tous leurs soupiraux, dans des haleines chaudes, les parfums de leurs lèche-frites. Ils rêvent un pillage insensé de ces vitrines comestibles, arrangées comme de beaux reposoirs, avec leurs pyramides de terrines de foie gras flanquées de boariches d'huîtres, de poulardes pansues, de dindes obèses, boudées partout d'une gelée ambrée qui frissonne. Noël ! Noël ! Noël ! qui passe, emporté par la terre, hurle sa folie d'une main vers les étoiles éternelles.

VANTAIL DROIT. — Noël ! dans la grande cathédrale de Noël qui rayonne plus tendrement, la messe des fiancés de Noël s'achève. Les cierges, coulant en stalactites pâles, s'éteignent dans la nuit, un à un. Un à un, les couples de lis pâles, se sortent et circulent par le jardin, à travers les lis pâles, en silence. Comme un nébuleux menuet de Willis dans un clair de lune, ils vont et viennent se parlant d'amour, se croisant tant des légendes tristes, se donnant rendez-vous pour le prochain Noël dans ce jardin de lis pâles. Une brume croissante noie peu à peu cette procession silencieuse. Tout est couronné d'atonie. Au rythme alenti d'une mélodie invisible, les fiancés voilés, pareille à l'haleine d'un hautbois amoureux, les fantômes exsangues passent et repassent avec un sourire d'angoisse les yeux perdus. Le frôlement de leurs robes laisse courir une caresse mourante et longue. La cathédrale n'est plus qu'un brouillard flottant. On ne distingue plus ce va-et-vient de phalènes crépusculaires. Aux cieux, les petites veilles d'or blémissent fatiguées. Et soudain, là-bas, droit sur son ergot, un coq claironne, déchirant la brume des rêves de Noël.

JULES LAFORGUE.

LA TRANQUILLITÉ DES PARENTS

NOUVELLE

Le soir, lorsque je rentre de mon bureau, Paul, tout de suite, reconnaît mon pas dans l'antichambre ; avant que je ne me sois débarrassé de mon chapeau et de ma canne, il saute à mes jambes, s'accroche à mes épaules avec des clameurs folles qui claironnent mon arrivée : "Voilà papa ! Bonjour, papa !"

C'est un bon petit diable de cinq ans, futé, espiègle, qui remplit la maison de ses ébats joyeux. L'appartement, n'est pas assez grand pour contenir le désordre de ses jouets. Ici, un polichinelle, gît sur le dos, soulevé encore, malgré la blessure qui lui ouvre le crâne ; là, deux wagons éventrés s'amoncellent, comme après la collision de deux trains ; plus loin un mouton à trois pattes broute l'escalier, je l'entends cingler son cheval de bois, bombarder l'ennemi, conduire ses soldats de plomb à l'assaut et crier : "Victoire !" Et ce tapage heureux, tandis que je suis en train de me tranquilliser et m'amuser.

Mais quand les turbulences de Paul ont dépassé les bornes, quand sa conscience modère ses élans ; au lieu de sauter à mon nez, il arrive, timide, inquiet, et se contente d'offrir son front à mes lèvres.

Alors, je prends un ton sévère pour lui demander compte de sa journée ; je l'appelle "Monsieur Paul", je lui dis que sa conduite est irréutable, terrible, et je lui prédis qu'il ne sera plus, qu'il ne sera jamais un homme, s'il ne s'arrête tout de suite à ses débordements.

Il écoute très confus, immobile, les yeux baissés ; parfois son nez se gonfle et des larmes noient ses prunelles. Alors nous faisons la paix, car à ce moment psychologique, il n'a plus ému que lui ; pour un peu, c'est moi qui implore mon pardon.

Mais la semaine dernière, l'affaire fut très grave. "Monsieur Paul" se sentait si coupable qu'il ne vint même pas au déjeuner, tremblant comme un criminel qui attend son arrêt. — J'espère, fit ma femme durement, que tu le corrigeras, comme toi.

Alice prétend que je le gêne ; c'est à cause de moi que Paul se fâche, que Paul fait du vacarme, que Paul casse tout. — Tiens, s'écria-t-elle, en ouvrant la porte de mon cabinet, regarde, et j'aperçus sur la gauche de ma cheminée un vase japonais qui en composait l'ornement principal, un seul était là.

— Et l'autre ? — Brisé en mille miettes. — J'étais exaspéré. J'aimais ces vases comme un enfant aimé et j'avais attendu un mois, hésitant devant le prospectus d'un antiquaire pendant un mois, hésitant devant le prospectus de les voir un jour emporter par quelqu'un.

— C'est un cavalier fantastique, manteau d'opéra, sabre au poing, en poursuivait éperdument un autre prospectus. — J'avais inventé une fable qu'il me fallait répéter souvent et que chaque fois, je dramatisais davantage.

— Mais, dit-il, m'écoutait assis sur mes genoux, et son imagination travaillait sur la potiche, dans le bleu très lointain des pays d'opéra, ce galop qui s'acharnait interminablement à travers les vagues, les fleuves et les montagnes.

— A diverses reprises, je l'avais surpris debout sur une chaise, à l'écouter tout bas au héros victorieux, impitoyable peut-être la tête du fuyard. Ce jour-là un mouvement brusque, une at-

tention trop passionnée, sans doute, avait provoqué la chute qui m'affligeait.

— Petit misérable ! m'écriai-je furieux, je ne veux plus te voir, va-t'en !

Je lui interdis l'entrée de mon cabinet pour toujours ; et, sans me souvenir que j'avais été moi-même un autre Paul, je déclarai que les enfants étaient désagréables, maladroits, la désolation des familles. Je fus pendant une heure d'une humeur méchante et injuste, marchant à grands pas, bougonnant tout seul des paroles pleines de rancune.

On se mit à table. Comme il fallait une punition exemplaire, je décidai que Paul n'aurait pas de dessert et se coucherait aussitôt après le dîner.

L'enfant, très digne, ne pleura point, ne prononça pas un mot. Le repas fut triste ; d'habitude Paul l'égaie de son amusant bavardage, de ses mots inattendus, véritables trouvailles dont la naïveté est toujours empreinte d'une certaine justesse. Cette fois, il se vengeait par son silence... et nous étions plus punis que lui.

La veille, il nous avait raconté qu'il avait vu "un chien d'une maigreur très comme il faut", puis "une voiture mal habillée". Précédemment, il s'était cogné "le pignon de la tête".

Quand le dessert arriva, Paul, héroïque, dit à sa mère : Maman, *déproche-moi*, je n'ai plus faim ; j'ai envie de dormir."

— Comme ça se trouve, fis-je avec un sourire.

La mère le "déprocha" de la table et le poussa dans mes bras. Je le pressai contre moi, un peu troublé, me retenant pour ne pas pardonner trop tôt. Puis Alice alla le coucher.

Je n'eus pas le courage de finir mon dîner sans lui et je passai au salon. Là, au milieu de la fumée d'un cigare, je me mis à penser aux enfants.

Est-ce que nous ne les punissons pas trop cruellement parfois ? Ils n'ont pas encore l'âge de raison et nous les voudrions impeccables, plus sensés que nous. Hélas ! est-ce que nous sommes toujours sages, nous autres ? Et cette réflexion me rappelait une question que mon fils me posa un jour : "Les papas, qui est-ce qui les gronde ?"

Et je me sentais le cœur gros d'avoir laissé partir l'enfant sans dessert. Aussi, dès que ma femme fut à sa broderie, je quittai sournellement le salon, j'ouvris sans bruit le buffet de la salle à manger et je fis une grosse tartine de confiture que je dissimulai sous mon veston.

Quand j'arrivai dans la chambre, à mon grand désespoir, Paul dormait déjà. Je me penchai entre ses petits rideaux d'étamine pour l'embrasser doucement ; chose étrange, ses joues collaient à mes lèvres !... Elles étaient poissées de confitures !

La mère avait eu la même idée que moi. Oh ! les femmes !...

**

Au milieu de la nuit, Paul eut un cauchemar ; il se mit sur son séant et nous appela d'une voix effrayée. Nous nous levâmes précipitamment et nous courûmes à son lit. Il nous fixa d'un œil hagard, puis se jeta sur le côté et se rendormit. Mais, jusqu'au jour, son sommeil fut agité.

— C'est l'émotion d'hier, me dit Alice.

Le matin, il s'éveilla plus tôt que de coutume, tris et pâle ; sa tête brûlait, son pouls battait violemment. Très inquiet, je fis venir le médecin.

Celui-ci l'examina, prescrivit une ordonnance, et, pressé par nos questions, finit par avouer qu'il ne pourrait se prononcer qu'à sa deuxième visite.

— Néanmoins, ajouta-t-il, j'espère que ce ne sera rien. Tâchez qu'il se lève tantôt : et si vous le voyez jouer, redevenir gai et turbulent comme à l'ordinaire, ne me dérangez pas, il sera guéri. Un enfant qui fait du tapage se porte toujours bien.

Dès que le docteur fut dehors, je dis au revoir à Paul, qui me sembla très abattu ; je recommandai à la mère de me faire prévenir immédiatement s'il survenait quelque chose de grave et je partis très anxieux.

Je me souviendrai toujours de cette journée. Il me fut impossible de travailler une minute. Chaque fois que le garçon

de bureau m'annonçait quelqu'un, je me figurais qu'on m'en voyait chercher à cause de l'enfant et une vive secousse me traversait la poitrine.

À toutes les personnes qui entraient dans mon cabinet pour causer des affaires de l'administration, je disais mon chagrin, attendant d'elle la phrase complaisante ou le mot banal qui essaie de rassurer. Je leur racontais l'aventure du vase, ma colère, la punition trop sévère sans doute, le courage du gamin. Je me traitais de stupide, je m'en voulais d'avoir été méchant, je m'accusais avec un remords profond d'être l'auteur de son mal.

Et de noirs pressentiments m'envahissaient. Je voyais Paul malade, avec une pneumonie, une méningite, que sais-je ! Je songeais aux nuits longues passées près de lui, aux transes mortelles, aux larmes qui coulent silencieusement près du chevet ; et j'entendais, à travers le bruit des cuillères remuant des potions très mauvaises, les plaintes languoureuses du pauvre petit...

* *

Bientôt, je n'y tiens plus, je me sauve avant l'heure.

En passant devant le bazar où très souvent je m'arrête pour acheter des jouets à Paul, je bourre mes poches de bibelots ; puis je repars comme un fou.

Dans le vestibule de ma maison je heurte, sans m'excuser, des gens qui sortent ; j'escalade les marches, trois par trois, j'arrive devant ma porte, haletant, la sueur au front, et là c'est plus fort que moi, j'écoute.

J'écoute si j'entends Paul jouer, bavarder, crier, faire le diable enfin... Mais non, rien, un silence complet règne chez moi, un silence qui me torture.

J'ouvre ; ma femme arrive :

— Eh bien !... le petit... toujours malade !

Alice me regarde d'un air singulier que je ne comprends pas d'abord, puis elle me répond :

— Ton fils !... un monstre !... il a cassé le second vase ! ! !

— Il a cassé le second vase ! m'écriai-je. Où est-il ? où est-il ?

Je l'ai trouvé dans le salon, caché derrière un fauteuil, je l'ai pris dans mes bras, je l'ai embrassé avec frénésie et, à travers mes larmes que je ne pouvais retenir, je lui ai crié dans la figure :

— Tu as cassé le second, mon chéri !... Tu as cassé le second, mon ange !... Mon Dieu ! quel beau petit garçon !... Tiens, voilà des joujoux, fouille dans mes poches, c'est pour toi !... Oui tout ça, pour toi, pour toi !

Et comme ma femme demeurait stupéfaite, je lui ai dit, soulagé, heureux :

— Je finirai par croire que la tranquillité des parents, vois-tu, c'est d'avoir des enfants qui font beaucoup de bruit et qui cassent les potiches sur les cheminées.

HENRI MALIN.

LA FEMME DE FOYER

POUR les femmes qui pensent, je crois le moment venu de réagir contre un courant qui leur fait trouver inférieures les occupations, l'administration, l'entretien, l'économie de la maison, foyer de la famille.

L'intérieur, pour la femme, est un royaume, si petit ou si grand, si modeste ou si luxueux qu'il soit. Elle y règne et, mieux que cela, elle y gouverne. Le temps n'est plus où elle était enfermée par la loi, par la coutume, ou calfeutrée par l'opinion publique. Elle est libre de rentrer ou de sortir de son intérieur, et les mœurs nouvelles l'encouragent plutôt à s'en éloigner, dans une mesure que de toutes façons je trouve exagérée.

La femme qui n'a pas d'intérieur me paraît retourner à la situation de la femme antique. Les devoirs féminins d'économie, de soins, de travail, d'élégance sont de toutes les classes.

Quelle différence dans les ressources et dans la condition d'une ouvrière, d'une paysanne amoureuses de leur intérieur,

et consacrant le peu d'heures dont elles disposent avec intelligence, avec ordre, ayant l'attrait du ménage propre et bien tenu, attirant, gardant, retenant l'homme auprès des enfants, le rendant fier de son *home* vis-à-vis de ses semblables moins bien partagés que lui ! Pour une femme d'intérieur, tout devient utile ou plutôt utilisable. Chez le peuple, l'aisance s'accroît ; chez la bourgeoisie qui a le goût de sa maison, la fortune s'augmente.

La famille qui compte des femmes d'intérieur prend plaisir aux réunions, et le bonheur naît, se continue et se conserve dans des milieux qui bénéficient de toutes les joies qu'apportent les deux grandes vertus de la société et de l'individu : l'utilisation des ressources et la stabilité des goûts.

Associée de l'époux, réalisant l'idéal de l'union conjugale, la femme de plus en plus doit prendre sa part du labour commun, des responsabilités du compagnon de sa vie. Ses facultés ne sont point identiques à celles de l'homme, mais elles sont égales, parce qu'elles sont complémentaires et réalisent le beau mot social d'équivalence.

Soit associée, soit favorite, la femme doit choisir entre les deux termes, car c'est être favorite qu'être oisive à l'intérieur, qu'être inutile et rien qu'un objet de luxe. La femme inutile n'est jamais une compagne, jamais une épouse ; elle est une maîtresse légitime, voilà tout.

Que dans la mesure de son intelligence, de son instruction, de son courage, la femme fasse de son intérieur un modèle, qu'elle s'y applique. Le peu de temps dont elle dispose dans toutes les situations qu'elle occupe, à travers toutes les exigences qui l'oppriment ou la sollicitent, qu'elle le consacre à l'ordre intérieur ; qu'elle embellisse le nid des enfants, la demeure de l'époux ; alors lui-même, à son tour, songera à consulter sur ses affaires celle qui sait ordonner et administrer.

La joie que donne un intérieur soigné, ayant toutes choses classées, retrouvables et utilisées, est plus complète qu'on ne croit pour tous les hommes, fussent-ils désordonnés eux-mêmes. Il y a là une œuvre qui n'a rien d'inférieur, comme beaucoup de femmes se l'imaginent, et l'une de nos fiertés à toujours été d'être ce qu'on appelle partout une "femme de ménage".

Madame JULIETTE ADAM.

LA VIE

Dieu prit conseil de sa raison pour créer l'homme, de son cœur pour créer la femme.

Il est une saison dans l'année et dans la vie où pluie et soleil, sourires et larmes, sont vus ensemble plusieurs fois le jour : c'est le printemps et l'enfance.

La vieillesse c'est l'enfance moins les illusions.

Peu aiment beaucoup, beaucoup aiment peu.

Si votre ami est faible, excusez-le ; susceptible, supportez-le ; injuste, pardonnez-lui ; perfide, oubliez-le.

Il y a des gens qui aiment tout, et des gens qui n'aiment rien : je ne les aime pas.

Le cœur de l'homme est une lyre à sept cordes : six cordes pour la tristesse, une seule corde pour la joie, et qui vibre rarement.

Une peinture de talent ne vaut guère si elle n'est dans son jour, ni un homme de mérite s'il n'est à sa place.

Les nobles cœurs exagèrent volontiers la reconnaissance semblables à ces grands seigneurs qui récompensent d'une pièce d'or une petite commission.

JOSEPH ROUX.

SHOCKING

EN fermant les yeux, je revois la face glabre du capitaine Barbasse président la table du *Phocéen* pendant les traversées de Marseille à Alger. Malgré ses hautes fonctions de commandant d'un vapeur transméditerranéen, Barbasse n'avait pu se résoudre au sacrifice de ses boucles d'oreille, si chères au Marseillais du port. Son langage, émaillé de jeux de mots, son accent guttural, zézeyant, et par dessus tout sa gravité dans le comique, faisaient de ce loup de mer provincial un type qu'on ne rencontre plus guère aujourd'hui qu'au théâtre.

Avant de faire la navette entre Marseille et Alger, mon capitaine Barbasse avait accompli nombre de fois le voyage des mers du Sud. Il se montra ravi d'apprendre que, moi aussi, j'avais doublé le terrible cap Horn.

Un soir où nous nous trouvions seuls sur les bancs de la danette, le capitaine en belle humeur venait de me raconter ses prouesses auprès des séduisantes *tapadas* de Lima.

— C'était le bon temps, mais que le diable me brûle si je pensais à prendre femme dans ces contrées-là !

— Est-ce que vous auriez épousé une Liméenne, capitaine ?

— De la main gauche, tant qu'on aurait voulu, mais de la main droite, c'est une autre affaire. Voyons, je vous donne bien en cent mille à deviner en quel endroit j'ai pu demander la main de la jeune personne qui est aujourd'hui Mme Barbasse.

— Autant me dire que je ne trouverais jamais.

— Vous y perdriez votre latin, mon bon, et j'aime mieux vous dire tout de suite que c'est en pleine mer. Quand je dis en pleine mer, vous comprenez, n'est-ce pas ? Ce n'est ni sur un navire ni même sur un canot.

— Sur un radeau, alors ?

— Vous brûlez, brave, mais vous n'y êtes pas encore.

Ah ! capitaine, ne me faites pas languir : vous savez si je suis friand d'aventures extraordinaires, et la vôtre promet.

— Patience, coquin de sort ! m'y voici :

C'était dans l'océan Pacifique. A ce moment, je commandais la *Jeune Hortense*, un magnifique trois mois de 250 tonneaux de cacao, coton et sucre. Après une escale de huit jours au Callao, j'embarquai trois passagers de chambre : deux Chiliens et une jeune Anglaise à destination de France. Il faut vous dire que cette fille d'Albion, poursuivie d'un physique fort avantageux, se montrait avec moi d'un abord si farouche, qu'à table je n'avais jamais pu lui tirer d'autre parole qu'un "Merci, capitaine" à chaque fois que je lui servais sa pitance.

C'est à peine si, de temps en temps, on la voyait apparaître sur la danette avec son grand voile vert rabattu sur le nez. Plus tôt que de se laisser conter fleurette, elle passait des journées entières renfermée dans sa cabine à lire et à écrire. Le plus vexant, c'est qu'elle parlait le français aussi purement que vous et moi, trou de l'air ! En consultant son passeport, j'avais appris qu'elle était demoiselle, âgée de vingt cinq ans, née à Dublin, bouche petite, visage ovale et cheveux noirs, institutrice chez le consul d'Angleterre à Lima. La belle avance ! A vrai dire, je nourrissais le secret espoir qu'elle ne pourrait jamais rester sans causer pendant les quatre mois de notre traversée, et en cela j'avais tort, car elle était bien de force à se garder la muselière, oui !

Nous voilà donc par le travers d'Islay. Tout marchait bien, puisque nous naviguions au plus près sous une belle brise allégre qui donnait dix nœuds à l'heure au loch. Après un dernier coup d'œil au compas, je venais de m'endormir sur les deux oreilles en lisant les *Voyages du jeune Anacharsis*, quand soudain, une secousse épouvantable me jette à bas de mon cadre. Au moment où je me redressais, une grosse lame d'acier s'abat sur la clairevoie, qu'elle défonce en inondant la chambre. Ah ! sainte barbe ! D'un bond, j'ouvre la cabine de ma passagère. Personne ! Ma foi, je n'avais guère le temps de respirer après, d'autant plus qu'il faisait noir comme dans un

Là-haut, c'était un vacarme infernal — et des cris : — Nous coulons, capitaine, nous coulons !

Coquin de sort ! c'était bien la vérité pure. Nous venions d'être abordés en flanc par un brigand de navire qui s'empressa de virer de bord pour se dégager sans plus s'inquiéter de nous.

— Ah canailles ! que je crie.

Mais bah ! La mer faisait un tel boussin qu'on n'aurait pas entendu sonner de la trompe. Les lames traversaient déjà le pont, balayant la cuisine et la chaloupe. Je cours aux canots de l'arrière, mais avant d'avoir eu seulement le temps d'en couper les amarres, en trois minutes, vous m'entendez bien, en trois minutes, ma coquette *Jeune-Hortense* fait une grande révérence et s'entr'ouvre par le milieu. Au même instant, je suis enlevé par une lame et je pique une tête, sans trouver une seconde pour recommander mon âme à Dieu. Croyez-moi, c'est un vilain moment à passer.

— Je vous crois, capitaine.

— Si j'avais été de quart avec mon capot de toile cirée et mes grosses bottes, mon affaire était claire ; mais fort heureusement j'étais en bras de chemise et en caleçon de nuit. Pour mauvaise, l'eau n'était pas mauvaise. Tout va bien. Je tire ma coupe et j'arrive à reprendre haleine. — Barbasse, que je me dis, ton beau navire est flambé, n'y pense plus ; mais en tant que capitaine, il te reste des devoirs sacrés à remplir envers ton équipage et tes passagers.

Alors, de toutes mes forces, je me mis à crier :

— Y a-t-il encore quelqu'un de survivant ?

A dix brasses de moi, j'entends aussitôt une petite voix qui me répond :

— Oui, capitaine.

— Qui êtes-vous ? que je dis en piquant dans la direction de la voix.

— C'est moi, Pinardel, votre pilotin, capitaine.

— Bon, espère un peu, pichoun.

Le petit drôle avait trouvé moyen de se camper à califourchon sur un bout de vergue à laquelle pendaient encore des lambeaux de ralingue : assez pour se maintenir à flot.

— Tu n'as pas d'avaries au moins ? que je lui dis en accostant.

— Non capitaine, que fait le petit, mais je crois bien qu'il y a encore du monde à l'autre bout de la vergue.

J'appelle par trois fois. Pas de réponse. Alors mon pilotin me crie :

— Je crois bien que c'est notre passagère, capitaine.

Effectivement, maintenant qu'il faisait un peu moins noir, il me semblait voir comme un fromage blanc déposé à fleur d'eau par un paquet de jupons.

— Ah ! pauvre demoiselle, c'est donc vous que je retrouve dans cette lamentable position. Que je suis heureux de vous savoir encore en vie ! Un peu de courage, le plus fort est fait ! Il est absolument impossible de supposer que le navire qui nous a éventrés n'envoie pas bientôt une embarcation sur le lieu du sinistre, et alors, nous reverrons bientôt le bon plancher aux vaches, Mademoiselle.

Tout en disant cela, j'évoluais en douceur pour tâcher de l'amarrer plus solidement, car cette diable de vergue roulait sous la lame comme une allumette.

— Aô ! Shocking !! Shocking !!!

— Mais je ne veux pas du tout vous embrasser, ma petite dame, et ce que je fais, c'est uniquement dans l'intérêt de vos précieux jours.

— Shocking ! Ne m'approchez pas, ou je me jette à l'eau.

— Quoi ! vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis le capitaine Barbasse, commandant la *Jeune-Hortense*. Allons, tendez-moi seulement le bout de votre petite main pour l'acquiescement de ma conscience.

Ah ouiche ! Pour toute réponse elle m'envoie en pleine figure un coup de talon qui ne m'a pas fort endommagé, mais enfin c'était un avertissement significatif. Alors, esclave du devoir, j'ai essayé de parlementer en lui rappelant l'aventure de l'infortunée Virginie noyée par M. Bernardin de Saint-Pierre pour un cas de pudeur analogue. Il y avait cependant cette légère variante que ma passagère, surprise à prendre le

LE RAYON DE SOLEIL

frais sur le pont, était encore tout habillée avec son chapeau et son voile vert. — Il faillit à tout prix lui donner confiance, car je craignais à chaque instant de lui voir lâcher prise. A bout d'éloquence, je suis heureusement tombé sur une bonne inspiration.

— Ecoutez-moi bien, Mademoiselle. La meilleure preuve que mes intentions sont pures, c'est que, foi de capitaine Barbasse, encore vert malgré ses quarante-cinq ans, à la face de Dieu qui nous entend, je prends l'engagement formel de solliciter nuptialement votre jolie main si on s'en réchappe.

Mon failli chien de pichoun m'a coupé la parole en criant :
"Capitaine ! capitaine ! voilà un canot qui pique droit sur nous."

A ce moment si pathétique de son récit, mon capitaine Barbasse tira gravement sa montre et, s'adressant au timonier :

— Pique huit.

— Et alors !!! m'écriai-je avec une impatience facile à concevoir.

— Alors, quoi ? C'est fini. Je n'ai rien de plus à raconter, puisque vous savez que ma passagère est aujourd'hui Mme Barbasse. Depuis ce temps-là, combien de fois ne lui ai-je pas dit :

— Pourquoi diable m'envoyais tu des bordées de *Shocking* quand je voulais si gentiment t'arracher à la fureur des flots ?

— Oh ! Marius, Marius ! Comment un gentleman peut-il adresser une pareille question ? C'est pourtant très simple, mon ami : vous ne m'aviez pas été présenté.

L. SAINT-FRANÇOIS

LES JOURNALISTES CHEZ EUX

M. MARINONI

Le directeur du *Petit Journal* a débuté dans la vie d'une façon très humble. A sept ans, il vivait chez sa tante et gardait les vaches dans les champs. A neuf ans il entra à l'école ; il en sortait, deux ans plus tard, contraint de gagner son pain. Et le voici à la fin de sa carrière, commandeur de la légion d'honneur, riche à vingt-cinq millions et placé à la tête d'un organe de publicité sans pareil.

C'est dans l'imprimerie que M. Marinoni a fait sa fortune, comme chacun sait.

Ruiné à plusieurs reprises, et notamment à la guerre, il a su, à force d'énergie et de persévérance, reconstituer le bien qu'il avait acquis ; mieux que cela, l'augmenter.

Devenu, par la disparition successive des propriétaires du *Petit Journal*, directeur de cette feuille, M. Marinoni n'a pas pour cela abandonné l'administration de son atelier de machines de la rue d'Assas. Il est vrai qu'il y est aidé d'une façon effective par son fils et ses gendres. M. Marinoni voit tout par lui-même et donne la marche à suivre, après un examen minutieux des questions à résoudre et des affaires à traiter.

On voit que la besogne qui lui incombe n'est pas mince. Aussi, travaille-t-il vingt heures par jour. Il se couche généralement à deux heures du matin et se réveille à cinq heures et demie. M. Marinoni est, d'ailleurs, d'une nature exceptionnelle, et n'a guère besoin de sommeil. Au temps de sa jeunesse, deux heures de repos lui suffisaient. Et cette fièvre d'activité est telle chez lui, qu'il l'a communiquée à sa femme, laquelle, pour s'occuper, a pris à tâche de lire tous les romans destinés au feuilleton du *Petit Journal*.

Un des plaisirs favoris de M. Marinoni est de faire une partie de dominos ou de billard avec sa femme après dîner, partie sérieuse où chacun a sa mise. Assez sujet au rhumatisme, il passe quatre mois de l'année, de janvier à mai, dans sa propriété de Beaulieu, sur les bords de la Méditerranée. C'est à cette époque qu'il travaille le plus, car, à la campagne, pas de téléphone comme à Paris. Il faut écrire tout le temps pour faire face à la double direction dont il a charge.

Un dernier mot : c'est un brave homme.

UN matin, un rayon de soleil entra dans ma chambre. C'était un joli rayon de soleil, gai, leste et pimpant, un peu frêle et ténu, mais délicat et luisant, et affectant des allures très cavaïères.

Hardiment il avait pénétré à travers les fentes des rideaux, d'un bond preste, sauté sur le tapis, où il se mit à cabrioler avec fantaisie. Mais s'ennuyant bientôt, il s'élança de ci de là, capricieusement, alla caresser des rondeurs de choses, se laissa glisser le long arêtes vives, s'accrocha à des pointes et des saillies, s'amusant à se promener partout, se regardant dans mon miroir, se cachant sournoisement dans des recoins.

Et il poursuivait sa course folâtre, vagabondant à l'étourdi de tous côtés, sans prêter d'attention à ma présence, en coquet et fringant petit rayon de soleil qu'il était.

Et je m'amusais à le regarder, quand li me vint à l'idée de l'emprisonner pour qu'il ne pût s'envoler, pour que je l'eusse toujours à ma disposition, prêt à le faire s'ébattre joyeusement sous mes yeux, aux heures de brume et de tristesse.

Car les rayons de soleil viennent rarement danser et cavalader dans ma chambre. Et, d'ailleurs, celui-là était le plus joli rayon de soleil que j'eusse jamais vu.

Alors je pris un flacon de cristal, et j'essayai d'attrapper le rayon et de l'enfermer dans ce flacon. Mais à peine étendis-je la main pour le saisir qu'il s'échappait furtivement, bondissait à l'extrémité de la chambre, en haut, en bas, à droite, à gauche, voletait partout avec de si prestes gambades que je ne pouvais le suivre. Et, de temps en temps, pour me narguer, il venait se poser sur mon bras ou même sur ma paupière et s'esquivait aussitôt.

Enfin, soit qu'il y eût mis de la bonne volonté, soit que je fusse vraiment arrivé à le surprendre, il se laissa atteindre. Je parvins à le cueillir au vol et je l'enfermai dans le flacon de cristal que je serrai précieusement.

Et, un jour que j'étais morose et soucieux, pour m'égarer, la pensée me vint de délivrer mon joli rayon de soleil, et de le faire gambader joyeusement devant mes yeux.

Et j'ouvris le flacon de cristal.

Mais le flacon était vide.

LÉON GANDILLOT.

ANECDOTES

Dans le *Siège de Paris*, du vicomte d'Arincourt, joué aux Français en 1826, un personnage entré en s'écriant : "Soldat, le roi s'avance avec vingt mille francs" "Il est plus riche que moi !" s'écria un spectateur qui était cependant au Paradis. Et le succès de la pièce fut gravement compromis par l'hilarité qui gagna toute l'assemblée. A la deuxième représentation les vingt mille francs avaient disparu.

Le domestique du célèbre LeKain avait coutume de dire à son maître, lorsqu'il revenait du théâtre après une représentation fatigante : "Ah ! Monsieur, nous avons été beaux ce soir, aussi nous sommes bien fatigués ! Quelle triste existence nous menons ! Nous nous sacrifions, vraiment." Ce langage amusant, quoique datant de loin, est pourtant toujours en vigueur parmi les serviteurs actuels de nos célébrités théâtrales.

"Messieurs, dit un jour un régisseur de province, en annonçant le spectacle du lendemain, nous aurons l'honneur de vous donner le *Philosophe sans le savoir* . . . — Halte là ! dit M. le Maire, en se levant dans sa loge, voilà assez longtemps que vous nous jouez des pièces sans le savoir, je ne permets pas celle-ci.

V. DE LA HUY.

HONNEUR ET PATRIE

PAR

CHS. M. D'HAUTERIVE

ELLE avait terminé sa jolie robe de lainage clair, et dis-
posait avec art les rubans de ton plus sombre qui
devaient en atténuer la simplicité.

Cela fait, pressée, très lestement et un peu agitée, elle serra son
stirail de couture et s'enfuit vers sa chambre pour se parer
de ce petit rien qui, en s'adaptant à sa personne gracieuse et
distinguée, prit tout à coup les allures d'une vraie toilette,
comme si elle l'eût savamment combinée avec une grande
faussette.

D'avance, se voyant si gentille, elle souriait, se figurant la
surprise de son mari qui, prêt avant elle, entra boutonnant
ses gants.

Il l'examina longuement, trouva très seyant ce corsage
foncé qui emprisonnait sa taille menue; et, apportant, pour
l'aider, la petite capote de fleurs déjà préparée, il insista pour
qu'elle bavardât moins et se pressât davantage.

Ils partirent enfin, heureux de se sentir au bras l'un de
l'autre, elle blonde et fine, ses yeux noirs très animés, trot-
tant gentiment à côté de ce grand garçon à l'œil bleu et
tendre, très rêveur et un peu nonchalant, qui l'aimait tant.

Et il avait raison de l'aimer, car, elle, Germaine de Bresset,
de noble et riche famille, l'avait préféré à beaucoup d'autres,
quoiqu'il fût simplement le lieutenant Broze sans particule
et sans fortune.

De ce mariage, les de Bresset ne voulaient é aucun prix,
mais Germaine, qui avait deviné ce qui se cachait de fort et
de chavaleresque dans la nature timide de celui qu'elle avait
distingué, persista doucement, avec un entêtement triste qui
lassa ses parents. Ils se fatiguèrent, et donnèrent enfin avec
un consentement maussade, une dot aussi chiche que règle-
mentaire.

Elle n'en demanda pas davantage, les bénit du fond du
cœur, et, intelligente ainsi qu'active, promit de s'en tirer, et
s'en tira fort bien.

Le lieutenant Maurice Broze, avant son mariage, comme
dépens, restait beaucoup chez lui. C'était un silencieux et on
ne le goûtait guère. Il faisait son service strictement, son
devoir sans faiblesse. N'étant pas fanfaron de zèle, ou plutôt
désobéissant de se parer avec éclat de ses actes, il passait géné-
ralement pour un garçon mou, dont il n'y avait pas à faire
grand cas.

La cheminaient toujours, elle causant, et cherchant à se
figurer ceux que l'on rencontrerait à ce lunch offert dans les
jardins du colonel.

Il y aurait certainement là des femmes d'officiers, très
jeunes, qui n'étaient jamais aimables avec elle, la regardant
comme trop peu de chose, et cela l'ennuyait à l'avance.

L'autre, plus modestes, et qu'elle aimait, n'y seraient peut-
être pas, quoique invitées aussi.

— Nous y trouverons là, certainement, le capitaine de
Berlin, dit-elle; il est brillant, il est homme du monde, et sera
une ressource pour la maîtresse de maison.

Ce capitaine, nouvellement arrivé au régiment, avait été,
peu d'années auparavant, l'un des prétendants à la main de
Germaine, très protégé même par les de Bresset.

Malgré cela, ne semblant point avoir gardé rancune de
Yolande subit, il avait fait tout de suite, comme à d'anciennes
connaisances, une longue visite au jeune couple; et Ger-
maine s'étonnait aujourd'hui encore, l'ayant cru autrefois d'un
caractère ombrageux, de l'avoir trouvé si gai, si bon enfant,
si raisonnable comme sans arrière-pensée; si consolé, en un
mot, disait-elle en riant, de ne l'avoir point épousée. Mais
Maurice prétendit que sa gaieté sonnait faux, et qu'il avait
parfois un regard qui ne lui plaisait pas.

Elle le laissa dire, se moquant intérieurement de ce qu'elle
avait dit de la jalousie.

Elle le laissa dire, se moquant intérieurement de ce qu'elle
avait dit de la jalousie.

Elle le laissa dire, se moquant intérieurement de ce qu'elle
avait dit de la jalousie.

Elle le laissa dire, se moquant intérieurement de ce qu'elle
avait dit de la jalousie.

Elle le laissa dire, se moquant intérieurement de ce qu'elle
avait dit de la jalousie.

Elle le laissa dire, se moquant intérieurement de ce qu'elle
avait dit de la jalousie.

Elle le laissa dire, se moquant intérieurement de ce qu'elle
avait dit de la jalousie.

Quand ils arrivèrent, la musique avait commencé à jouer,
sous un bosquet, ces dames étaient réunies, toutes sans cha-
peaux, en toilettes printannières.

De loin, on entendait le jacassement prétentieux de la
grande et grosse Mme Latour que son mari, un beau capi-
taine, avait épousée pour sa dot. Elle était de celles qui le
prenaient de haut avec Mme Broze.

D'autres aussi du même bord, plus riches, mais moins jolies
qu'elle, se mirent à chuchotter en la voyant s'avancer, lui
lançant de vilains regards qui lui causèrent une impression
pénible.

Quand elle se présenta, suivie de son mari, un silence gla-
cial les accueillit.

La femme du colonel, habituellement aimable, se souleva à
peine, et, sans lui tendre la main, lui indiqua un siège vacant.

Pendant une demi-heure, elle endura le supplice de la pesti-
férée que tout le monde fait. Le vide se produisit dans son
cerveau où cet accueil incompréhensible ne trouvait aucune
cause.

Les caquetages insignifiants et ricaneurs bruissaient dou-
loureusement à son oreille.

Des yeux, elle chercha son mari pour se reconforter à son
regard aimant, mais elle ne le vit pas. Pourtant, après un
instant, il vint à elle, et il lui sembla que son visage avait
pâli, que son pas s'était comme alourdi. — Quoi, lui aussi, on
l'avait traité en paria!

— Il était pris de malaise, lui dit-il, et désirait rentrer.

— Oh! que c'était bien ainsi, et comme elle aussi serait
aise de partir!

Seulement, il ne fallait pas qu'il sût rien de ce qu'on lui
avait fait. Et à cause de cela, retrouvant en elle un monde
d'énergie, elle cacha sa blessure, et, se redressant fière et digne
sous les méchants regards, elle salua la maîtresse de maison
qui l'avait condamnée, elle innocente, au supplice qu'elle
venait d'endurer.

Sans avoir donné aucune cause à son départ, elle s'en alla,
la tête haute, regardant sans honte ceux qui se trouverent
sur son passage et les forçant à s'incliner.

Une fois dehors, d'une voix seulement un peu inquiète,
elle dit :

— Tu souffres donc, chéri?

Lui, comme elle, s'était promis de garder le silence sur
l'affront incompréhensible que lui avaient imposé ses cama-
rades en lui tournant le dos et en se refusant à voir la main
loyale qu'il leur tendait.

Il répondit sans agitation :

— Un peu de malaise seulement, un frisson, je ne sais quoi
d'insignifiant qui passera chez nous.

« Chez nous » c'était le bon nid à deux, l'abri contre toute
honte.

— Tu n'as point éprouvé de désagréments, au moins? dit-
elle en hésitant.

— Non, non; que te figures-tu donc?

— Moi?... oh! rien.... Mais il faut te soigner, et pour
cela compte sur moi!

La fraîche toilette, ainsi que leur bonne joie de tout à
l'heure, furent remises, ce soir-là, et pour longtemps hélas!

* *

Fort de son impeccabilité, de sa vie sans tache, Maurice, le
lendemain matin, avait repris courage.

Appelé chez le colonel, à l'heure du rapport, il comprit que
là serait le nœud de la situation, c'est-à-dire, à son sens,
l'explication du malentendu.

Germaine, le trouvant si dispos, se reprit à espérer, elle
aussi, jusqu'au moment où, en le revoyant une heure après,
elle comprit que le malheur les atteignait décidément.

Il revint tellement brisé, la voix si changée, qu'elle se préci-
pita vers lui, et, l'étreignant de sa chaude tendresse qui vou-
lait tout savoir et tout partager :

— Maintenant, parle, dit-elle, et surtout, dis tout, car, sans
cela, tu me ferais injure!

Oh! il ne cacha rien!

— Depuis deux jours, murmura-t-il sourdement, il n'est

bruit parmi les camarades, le croirais-tu ! que de ma lâcheté en 1870.

On a dit... qui ?... je ne le sais, ni ne le devine — qu'à Gravelotte, pendant que mon régiment se faisait massacrer, moi, j'étais caché !... Ce jour-là, j'ai tant payé de ma personne, que c'est miracle que je sois debout. Un ignorant, un fou plutôt, quelqu'un qui a été trompé par des apparences, a pu seul raconter sur moi une chose aussi monstrueuse... Et dire, qu'il se trouve des gens pour le croire !... Quelle opinion ai-je donc su donner de ma personne et de mon caractère ? Ah ! misère !...

Son cœur, comprimé par l'angoisse, éclata enfin. Des larmes brûlantes tombèrent de ses yeux, et lui, si doux, frappa du poing avec violence, criant d'une voix qui se déchirait :

— Un lâche ! Moi un lâche !... Tu le crois, peut-être aussi, toi ?

Elle se mit à ses genoux, pleurant avec lui.

— Moi le croire ? Ne sais-je pas que tu es plus brave que tous ceux qui t'accusent ?

Mais il te faut une enquête à tout prix, et, Dieu aidant, justice sera faite.

— Une enquête, fit-il amèrement, ils n'en veulent pas d'enquête, à cause du bruit que cela ferait, disent-ils.

D'ailleurs, où trouver des preuves maintenant ! Ils sont tous morts ou dispersés, je ne sais où, ceux qui eussent pu me justifier ; moi seul suis resté et resterai avec cette boue qu'ils m'ont mise au front. On m'engage charitablement à changer de corps ; on veut plus et on exige que j'aille au loin porter mon déshonneur ; est-ce assez atroce !... Le capitaine de Sardin, seul entre tous, est venu me dire un mot banal de sympathie. C'est une injure de plus, que sa compassion, dont je ne sais que faire.

* *

Dès lors, les jours s'écoulèrent pour eux, arides et désolés comme sont les jours de ceux de qui la calomnie a fait ses victimes ; dès lors aussi, ils furent plus qu'autrefois encore, tout l'un pour l'autre.

Le suicide répugnait à Maurice comme une lâcheté plus insigne que celle dont on l'accusait, il n'en voulait à aucun prix, ni comme chrétien, ni comme soldat. Pour Germaine, qui le savait, c'était là une sécurité.

Sa foi, à elle, s'accrut de la force de l'épreuve. Puisque rien d'humain ne pouvait les sauver, elle demanda à Dieu le secours inespéré et l'attendit avec confiance.

Les démarches successives pour un changement de corps n'aboutissaient point, pour une raison ou pour une autre. Un jour pourtant, le lieutenant rentra chez lui d'un pas plus vif :

— Germaine, dit-il, dans trois jours le régiment part pour l'Algérie où plusieurs tribus sont en révolte. Ah ! chérie, quelle soif j'éprouve de verser mon sang pour y laver cette tache !

Elle ne le savait que trop qu'il l'avait cette soif !

— Je te suivrai, moi, ami, jusqu'au désert, et au delà s'il le faut. A tout prix, tu dois me voir sans cesse à tes côtés !

Ah ! qu'il fut ému et réconforté malgré les craintes qu'il éprouvait pour elle de cette résolution !

— Tu t'es donnée là une triste destinée, ma pauvre enfant, toi qui méritais si bien le bonheur !

Elle le fit taire :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ; ton amour est ma seule joie. Eh bien ! je ne demande rien de plus !

Pas à pas, en effet, elle le suivit après le débarquement, ou plutôt, elle le devança chaque jour à l'étape où, toujours courageuse et active, supportant sans se plaindre toutes les fatigues, dévorant parfois des larmes amères à l'idée de leur malheur, elle préparait le gîte où son triste ami trouvait repos et affection.

Les troupes, campées non loin de la petite maison où elle avait fait une installation élémentaire, s'attendaient que les révoltés leur offrissent l'occasion de se signaler contre eux ; mais leur présence seule semblait les intimider, et déjà, même, le bruit d'une soumission complète commençait à se répandre au camp, au grand courroux de tous ces vaillants.

Insciemment, dans l'esprit des camarades, un revirement se faisait en faveur de Maurice Broze.

De tous ces cœurs de soldats, sensibles aux grandes choses, s'élevait une immense pitié à l'endroit de cette frêle jeune femme, si touchante dans son dévouement.

L'attitude noble et digne de son mari désarmait aussi les plus récalcitrants.

Maintenant, c'était Maurice qui ne voulait pas voir les mains qui se tendaient vers lui. Devant cette commisération qui l'humiliait il passait morne et froid, le corps terriblement changé, comme rattaché par la douleur.

Un soir, comme il quittait sa femme, vers dix heures, pour retourner au camp, il marchait sans se presser, enveloppé et comme impressionné de cette majesté des ténèbres et de l'immensité silencieuses.

Encore une centaine de mètres, et il attendait le campement où, un à un, s'éteignaient les feux.

Tout à coup, il lui sembla apercevoir sur sa gauche, malgré l'obscurité profonde, une oscillation légère au long d'une bande de terrain qui s'étendait presque jusqu'aux limites du camp.

Interrogé, il va savoir, en s'approchant, ce qu'il en est, lorsque, soudain, de toute cette longueur de terre, et comme ne faisant qu'un avec elle, se lèvent en silence, pareils à des spectres au jugement dernier, des multitudes d'Arabes, aux burnous sombres, qui, dans un instant, vont le saisir... S'il appelle, s'il donne le signal, c'est pourtant la mort certaine. Certes ! il ne la redoute pas, au contraire. Ce sera du même coup le salut de ceux qui l'ont accusé et qui sans cela vont être surpris par les traîtres, et ce sera la réhabilitation tant cherchée.

A cette pensée de réhabilitation, son cœur bondit d'allégresse. Sans attendre une seconde, prenant l'offensive, il décharge, sur ceux qui s'avancent, les six coups de son revolver, et ce nouveau d'Assas rassemble ses forces pour jeter ces mots dans l'espace :

— Sentinelle aux armes ! Et vive la Patrie ! Vive l'honneur !

Il tomba percé de mille coups avant d'avoir achevé.

* *

Les arabes, se voyant surpris, ont fui immédiatement, persuadés que c'en était fait de celui qu'ils avaient vu tomber sous leurs poignards.

Un jeune capitaine, que le remords a condamné depuis quelques mois à l'insomnie, s'est jeté hors de sa tente à la première alerte et poursuit l'ennemi avec un acharnement tenace, qui lui donne la mort glorieuse et réparatrice que lui aussi cherchait.

La calomnie se paye, et celle dont le capitaine de Sardin s'était fait l'inventeur dans un accès de jalousie irraisonnée contre le mari de la jeune fille qu'il n'avait pu oublier, fut ainsi noblement expiée.

C'est au matin que Germaine, avertie, accourt. Autour du lit où elle revoit méconnaissable, sanglant, celui qui est sa vie, tous les officiers du régiment sont rassemblés.

Les bras ouverts, elle va étreindre son bien-aimé, quand, soudain, elle s'arrête ; ses yeux, dilatés par la douleur, se dilatent plus encore : Ne se trompe-t-elle pas ; est-ce bien le signe de l'honneur qu'elle voit briller sur cette poitrine trouée ? Sont-ce bien ces mots : "Honneur et Patrie," qu'elle lit au travers de ses larmes ?

Sans force pour questionner, elle dirige son doigt tremblant vers cette croix bénie, et interroge du seul regard ceux qui, hier encore, étaient des accusateurs.

Le colonel alors s'avance ; il se découvre et, d'une voix où vibre l'émotion :

— Soyez consolée, madame, celui qui repose là est digne de vous et de la France, dit-il. C'est un martyr ! c'est un héros !

Toutes les têtes se découvrent aussi ; un sanglot soulève ces poitrines de soldats, et elle, éperdue d'orgueil et de douleur, elle étreint enfin celui qu'elle a toujours su capable de tous les héroïsmes.

Alors seulement, il respire, et, soulevant les paupières, il lui jette un regard de tendresse...

Plus que jamais, maintenant, elle prie, usant ses genoux et répandant de pieuses larmes... Elle veut que Dieu fasse un miracle ; il le fera !

Le Ciel, en effet, n'a pas permis que ce héros succombât ! Miséricordieux, il l'a laissé à la France qui compte sur lui, il l'a laissé à celle qui a tant souffert en le consolant.

Fièrement, elle a écrit à ses parents :

« Vous vouliez pour moi un fils de preux. Demandez à la France si elle n'honore point aujourd'hui, à l'égal de ses anciens preux, celui que votre fille a choisi.

“GERMAINE.”

FIN

LE FRÈRE ET LA SŒUR

DE tous nos sentiments, le plus délicat est peut-être celui du frère et de la sœur

L'amour de la sœur pour le frère est une sorte de vague respect pour la supériorité de la force et de la raison, mais un respect qui n'est pas accompagné du devoir de l'obéissance ni de la crainte de l'autorité, et qui, par conséquent, est sans humiliation et ne révolte point l'indépendance naturelle : c'est un respect uni au sentiment de l'égalité, c'est un respect mêlé d'affection, mais d'une affection vive, pleine, entière, où le cœur se donne sans aucune inquiétude ; c'est une affection familière et aisée, aussi pure que vive.

De la part du frère, le sentiment fraternel est un instinct de protection, mais sans pouvoir, sans autorité, sans responsabilité ; de là un sentiment heureux, joyeux, tendre, sans mélange de ces craintes, de ces scrupules qui se mêlent au sentiment paternel.

L'amour du frère et de la sœur met en commun ce qu'il y a de plus charmant, de plus délicat dans le rapport des deux sexes, sans aucun mélange de ce qui est moins pur et moins innocent.

Le rôle du frère ressemble plus à celui du père ; le rôle de la sœur à celui de la mère.

Le frère, c'est encore la raison, mais ce n'est pas la raison grave, austère, qui commande, qui menace, qui réprimande ; ce n'est pas la froide raison de l'expérience : c'est une raison condescendante et complaisante, c'est la raison de la jeunesse, si puissante sur la jeunesse.

La sœur, c'est la tendresse, mais ce n'est point la tendresse sérieuse, craintive, imposante de la mère ; c'est une tendresse enjouée, familière, doucement ironique. Ainsi se complète l'éducation du frère et de la sœur l'un par l'autre, par des conseils aimables, libres, affectueux et enjoués.

Le frère et la sœur sont encore intermédiaires l'un pour l'autre auprès de leurs parents : S'élève-t-il quelque légère querelle entre la fille et les parents : le fils intervient pour les rapprocher, pour obtenir des parents quelque condescendance, et pour ramener la fille à l'obéissance et à la docilité. Le fils a-t-il excité le mécontentement paternel, a-t-il causé l'affliction maternelle : la sœur intervient à son tour pour adoucir cette affliction, apaiser ce mécontentement, ramener la paix, en obtenant du fils le repentir et du père le pardon.

PAUL JANET,
de l'Institut.

NOTE

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'une très intéressante nouvelle intitulée : *Un cousin de passage*, de notre gracieux et si sympathique auteur, H. de Bornier ; et si le succès répond à nos efforts, nous donnerons dans la suite un feuilleton excessivement comique traitant de la vie de caserne en France, avec de nombreuses caricatures par J. Blass.

LE BEL HOMME ET L'HOMME BEAU

Il est un malheur que personne ne plaint, un danger que personne ne craint, un fléau que personne n'évite ; ce fléau, à dire vrai, n'est contagieux que d'une manière, par l'hérédité, et encore n'est-il que d'une succession bien incertaine ; n'importe, c'est un fléau, une fatalité qui vous poursuit toujours, à toute heure de votre vie, un obstacle à toutes choses, non pas un obstacle que vous rencontrez, c'est bien plus ; c'est un obstacle que vous portez avec vous, un bonheur, un ridicule que les niais vous envient, une faveur des dieux qui fait de vous un paria chez les hommes, ou, pour parler plus simplement, un don de la nature qui fait de vous un sot dans la société. Enfin, ce malheur, ce danger, ce fléau, cet obstacle, ce ridicule, c'est... Gageons que vous ne devinez pas ; et cependant quand vous le saurez, vous direz : C'est vrai ! Quand on vous aura démontré les inconvénients de cet avantage, vous direz : Je ne l'envisage plus. Ce malheur donc, c'est le malheur d'être beau.

Remarquez bien ici la différence du genre ; nous disons :

LE BONHEUR D'ÊTRE BELLE

LE MALHEUR D'ÊTRE BEAU

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Quelqu'un a dit quelque part : Quelle est la chose désagréable que tout le monde désire?... Ce quelqu'un s'est répondu à lui-même. C'est la beauté. Mais par la beauté, nous entendons la véritable beauté, la beauté parfaite, la beauté funeste. Ce qu'on appelle un bel homme n'est pas un homme beau. Le premier échappe à la fatalité ; il a mille conditions de bonheur. D'abord, il est presque toujours bête et content de lui ; ensuite, on a créé des états exprès pour sa beauté. Être un bel homme est un métier.

Le bel homme proprement dit peut être heureux — comme chasseur, avec un uniforme vert et un plumet sur la tête.

Il peut être heureux — comme maître d'armes — et trouver mille jouissances ineffables d'orgueil dans la noblesse de ses poses.

Il peut être heureux — comme tambour-major — oh ! alors il est fort heureux.

Il peut être heureux — comme général de l'Empire au théâtre de Franconi, et représenter le roi Joachim Murat avec délices.

Il peut être heureux — comme modèle dans les ateliers les plus célèbres, prendre sa part des succès que nos grands maîtres lui doivent, et légitimer, pour ainsi dire, les dons qu'il a reçus de la nature, en les consacrant aux arts.

Le bel homme peut supporter la vie, le bel homme peut rêver le bonheur.

Mais l'homme beau, l'homme Antinoüs, l'Amour grec, l'homme idéal, l'homme au front pur, aux lignes correctes, au profil antique, l'homme jeune et parfaitement beau, angéliquement beau, fatalement beau, doit traîner sur terre une existence misérable, entre les pères prudents, les maris épouventés qui le proscrivent, et, ce qui est plus terrible encore, les nobles et vieilles Anglaises qui courent après lui.

Car c'est une vérité incontestable et malheureuse, un jeune homme très beau n'est pas toujours séduisant ; il est toujours compromettant.

Peut-être, dans un pays moins civilisé que le nôtre, la beauté est-elle une puissance ; mais ici, en notre pays, où les avantages sont de convention, une beauté réelle est inappréciée ; elle n'est pas en harmonie avec nos usages ; c'est une splendeur qui fait trop d'effet, un avantage qui cause trop d'embarras ; les beaux hommes ont passé de mode avec nos tableaux d'histoire.

Nos appartements n'admettent plus que des tableaux de chevalet.

Nos femmes ne rêvent plus que des amours de page, et de nos jours la gentillesse a pris le pas sur la beauté.

Malheur donc à l'homme beau !

MME EMILE DE GIRARDIN.

COLORATION ARTIFICIELLE DES FLEURS

LES fleurs colorées soumises à l'action des vapeurs d'alcali volatil deviennent vertes ou bleues, tandis qu'elles prennent une belle teinte rouge si on les expose à des vapeurs acides, comme celles de l'acide chlorhydrique. Il est également facile de décolorer des fleurs en les plaçant humides dans un cornet de papier qui recouvre une assiette contenant du soufre en combustion. En combinant ces divers procédés chimiques on peut obtenir par exemple un bouquet de violettes à quatre couleurs : les unes *violettes*, leur couleur naturelle, et les autres *blanches*, tandis que l'autre partie du bouquet est formée de violettes *rouges et vertes*.

Un véritable procédé de teinture avec emploi de mordant consiste à mettre des fleurs coupées dans une dissolution faible de carbonate de potasse, puis à les laver à l'eau pure pour enlever l'excès du sel alcalin qui agit comme mordant. On les plonge ensuite dans de l'eau colorée par un sel d'aniline et la plante en sort teinte.

Il n'est pas difficile de varier les couleurs, car avec les dérivés de l'aniline le choix est immense.

Mais tous ces procédés ont l'inconvénient de faner la fleur, ils ne valent pas la méthode dont nous allons maintenant parler.

Au commencement de l'hiver dernier, on vit apparaître chez les fleuristes de superbes œillets vers. Cette magnifique variété, inconnue jusque là, se vendit jusqu'à cinq francs les premiers jours ; puis bientôt, la concurrence aidant, le prix en devint plus abordable aux petites bourses, on eut quelques unes de ces fleurs remarquables pour quelques-sous.

En même temps appaurent des narcisses, des iris, des camélias verts, violets ou roses.

On fit des recherches pour savoir à qui était dû ce merveilleux procédé qu'on attribua d'abord à quelque habile chimiste. Il fallut bientôt en rabattre, car s'il faut en croire le journal *le Temps*, la découverte serait le fait du hasard.

« Deux femmes travaillaient à la coloration des fleurs artificielles. Un jour, l'une d'elles versa, par mégarde, dans un verre où trempaient des tiges d'œillet blanc, la matière dont elle se servait pour teindre en vert des sépales de rose. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle remarqua que ses œillets, perdant leur blancheur, prenaient peu à peu une couleur verte ! Elle examina le liquide où ils baignaient et reconnut alors sa méprise.

« Voilà l'origine des œillets verts. Le hasard est vraiment un grand inventeur »

La méthode est donc bien simple. On fait dissoudre dans l'eau du vert malachite, du bleu ou du violet de méthyle, de l'acide picrique, de la fuchsine ou de l'éosine suivant la teinte qu'on désire obtenir, et on trempe dans la liqueur l'extrémité des tiges fraîchement coupées. Il est même bon d'y pratiquer au préalable quelques incisions. L'eau monte dans la tige et, avec elle, la matière colorante. La nervure principale se colore d'abord, puis les bords externes des pétales ; peu à peu la coloration s'étend sur toutes les parties exposées à l'air.

Si la méthode est simple, l'explication est assez difficile à donner ; cependant, comme les organes internes des plantes possèdent des propriétés réductrices, il est probable que la matière colorante se trouve d'abord réduite à l'état de leuco-dérivé incolore dans le trajet qu'elle est forcée d'effectuer à travers la tige, puis réoxydée par l'air en arrivant dans les pétales. L'absence de coloration que présentent les parties de la plante qui ne se trouvent pas en contact avec l'air tendrait à certifier cette opinion.

Chose plus remarquable encore, il semble que les différentes matières colorantes ne suivent pas toutes le même chemin dans la tige : si l'on plonge une tige d'œillet dans une solution contenant un mélange de vert malachite et d'éosine, on aura une fleur panachée en rose et en vert, dans laquelle chacune de ces teintes sera absolument pure.

A ceux de nos lecteurs qui voudraient obtenir de ces fleurs étranges, sans s'embarrasser de tout un attirail de couleurs

d'aniline, nous recommandons la méthode suivante employée depuis longtemps par les écoliers.

Ils font prendre, en quelques heures, une teinte rose tendre, d'une délicatesse extrême, à des narcisses, à des primevères, à des lilas, en les plongeant tout simplement dans un petit panier contenant de l'encre carminée.

Dès que les fleurs sont colorées par ce procédé si simple, on les met en bouquet dans l'eau pure pour les conserver fraîches pendant un temps plus long.

F. FAIDEAU.

CHIMIE

ENCRE LUMINEUSE

On a imaginé beaucoup de recettes d'encres sympathiques. Voici maintenant l'encre lumineuse, visible seulement dans l'obscurité. Cette idée peut avoir beaucoup d'applications. Le secret est bien facile à trouver. On sait que le phosphore de calcium est lumineux ; il suffit de l'incorporer en poudre à un peu de vernis d'huile de lin. Après insolation, les lettres tracées avec cette préparation sont phosphorescentes. On peut obtenir aussi d'autres compositions en calcinant ensemble du carbonate de chaux et du soufre, et en ajoutant dans le mélange, 2 pour cent de peroxyde de manganèse. La lumière est jaune ; pour la produire verte, on substitue au manganèse du carbonate de soude ; pour l'avoir bleue, 2 pour cent de sel de bismuth. C'est ainsi qu'on peut même imprimer typographiquement des caractères qui, influencés pendant le jour, deviennent lumineux dans l'obscurité.

H. DE P.

AMUSEMENTS

NO 1 — ARITHMÉTIQUE AMUSANTE

De six je retiens neuf, et de neuf j'ôte dix, puis de quatre fois dix je retranche cinquante. Ce calcul achevé, chose fort surprenante, il me reste toujours le même nombre six.

NO 2 — VERS MONOSYLLABIQUES

Composer un sonnet en n'employant que des monosyllabes.

NO 3 — ÉNIGME

Dans le monde je fais du bruit ;
Mon corps est porté par ma mère ;
Cependant je porte mon père
Quoiqu'il soit grand et moi petit.

NO 4 — RIMES A CALEMBOUR

On connaît le fameux distique qui se chuchotait dans les couloirs de l'Académie lors de l'élection du successeur de l'abbé Delille :

Au fauteuil de Delille on place Camponon.
Son talent suffit-il pour qu'on l'y campe ? Non.

Voudrait-on nous citer d'autres exemples célèbres de rimes à calembour et d'épithètes ?

Les noms de ceux qui enverront une solution juste seront publiés.

Nous publierons dans notre troisième numéro un magnifique problème d'échec composé spécialement pour L'ESSAI.

Adresser à les réponses et communications au secrétaire de la rédaction, 316 et 318 rue St Charles-Borromée, à Montréal.

NOTE

A lire dans notre prochain numéro, la délicieuse et spirituelle comédie de notre charmant collaborateur, Gustave C. : *L'Apologie des Belles-mères*.

Oh ! la ! la ! soutiens-moi, Châtillon !

A détacher

BULLETIN D'ABONNEMENT A L'ESSAI

Je déclare souscrire à un abonnement d... à dater du... pour la somme de... que je joins ci inclus.

Signature :

Nom.....

Adresse.....

Canada et E.-U.,... Un an, \$1.50. 6 mois, 75c. 1 75 " 90c

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de M. le Directeur de L'ESSAI, 316 et 318 rue St-Charles-Borromée, Montréal, Canada.

NOTE IMPORTANTE

TOUT ABONNEMENT PARTIEL OU ENTIER N'EST PAYABLE QU'À MONSIEUR L'ADMINISTRATEUR LUI-MÊME ET NON AUX AGENTS SOLICITEURS

ULRIC GIRARD, ADMINISTRATEUR

BUREAUX :

9 RUE DROLET ET 136 RUE ST-CHARLES-BORMEE

L. H. GOULET FLEURISTE 1911 rue Ste-Catherine, Montreal

FLEURS FRAICHES DE TOUTES SORTES FOURNIES POUR MARIAGES, FUNERAILLES, DINERS ET SOIREES Bouquets faits à ordre dans les derniers goûts. Roses et ceilllets une spécialité Bell Tel. 6931.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE POITRINE PARFAITE PAR LES POUDDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le développement et la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

Beauté et Santé Une boîte avec notice, \$1.00 6 boîtes pour \$5.00

L. A. BERNARD 1882 STE-CATHERINE

Query Frères PHOTOGRAPHES COTE ST-LAMBERT - MONTRFAL

Portraits de tous genres et par tous les procédés : à l'huile, au crayon, au pastel, etc., agrandis d'après de petites photographies.

NOUVELLE CORDE A L'NGE ET POULIES GALVANISEES

Tire-bouchon de table "Diamant" tirant les bouchons sans forcer. — Serrures de portes avec fournitures en bronze, patrons variés. — Coutellerie. — Rôtissoire "Royale", économie de viande, nul besoin d'arroser.

CHEZ

L. J. A. SURVEYER 6 RUE SAINT-LAURENT Montreal

LA SOCIETE DES ARTS DU CANADA 1666 RUE NOTRE-DAME MONTREAL

TIRAGE CHAQUE MERCREDI

Prix du billet . . . 25 cents

PHARMACIE CHARRON

Prescriptions préparées avec le soin le plus minutieux. Drogues et produits chimiques à des prix modérés.

J. H. F. CHARRON Pharmacien

1778 RUE NOTRE-DAME

Téléphone 9325.

Service de nuit

Telephone Bell 6368

ATELIERS SPECIAUX :



ALLARD, LECLERC, CREVIER

MANUFACTURIERS ET SCULPTEURS SUR BOIS

316 ET 318 RUE ST-CHARLES-BORROMEE

MONTREAL, CANADA

Ameublements pour églises : autels, confessionnaux, chaires à prêcher, appuis de communion, etc.

TRAVAUX D'ART ET DE STYLE, REPRODUCTION D'ANTIQUES, EXECUTION SUR CROQUIS.

OUVRAGE DE PREMIERE CLASSE

BONNES REFERENCES

MAISON FONDÉE DEPUIS 1852

CHARLES LAVALLEE

SUCESSEUR DE A. LAVALLEE

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

DE TOUTE ESPECE

Réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai

35 COTE ST LAMBERT, MONTREAL

Une visite est sollicitée

CHAUSSURES!

Toute personne désirant avoir une chaussure fine, élégante et dans les derniers goûts pourra se la procurer à des prix raisonnables chez

J. M. ROCHON

1624 rue Sainte-Catherine, Montréal

48 Satisfaction garantie 81

DENTS

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent. — Nouveau métal pour palais, extra léger. — Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L. D. S.,

7 rue St-Laurent, Montreal.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année avec le prix recevra L'ESSAI pendant un an et aura également droit aux primes.

PRIMES

Nous préparons des primes magnifiques que nous enverrons à toutes les personnes qui auront pris une année d'abonnement à notre revue.

L'ADMINISTRATION.

AUX PROPRIETAIRES DE CHEVAUX

NOUVELLE INDUSTRIE ETABLIE A MONTREAL

CHEVAUX CLIPPES
PAR L'ELECTRICITE

Cette manière de tondre est reconnue comme étant supérieure à toute autre. Allez voir fonctionner cette machine au

241 rue St-Chs-Borromée et 396 rue St-Laurent

A. MORRIER ET CIE, propriétaires

VICTOR LAPOINTE ET CIE,

FERBLANTIERS, PLOMBEURS, COUVREURS

POSEURS D'APPAREILS A GAZ, A EAU CHAUDE ET A VAPEUR

No 1150 rue Ontario

Assortiment complet et varié d'ustensiles de cuisine en fer blanc. — Réparations exécutées avec promptitude et à des prix modérés.

Venez nous voir.

A. S. BOURGEAULT

Dessinateur et graveur sur bois

1630 rue Notre-Dame

Spécialité : Ouvrage artistique.

BELLE COMMISSION

offerte aux agents qui voudront étendre la circulation de L'ESSAI S'adresser au numéro 9 rue Drolet, Montréal.

Toutes communications concernant la rédaction ou l'administration devront être adressées comme suit :

"L'ESSAI,"

316 et 318 rue St-Charles-Borromée, Montréal.

ULRIC GIRARD, administrateur.